

à travers la danse par les mouvements acrobatiques est incroyable. Cette culture des townships a plusieurs couches avec d'autres éléments, comme l'utilisation de sifflets pour communiquer avec les autres (qui renvoie à la technique des claquements des gumboots dans les mines évoquées ci-dessus), les Converse « All Star », le chapeau spottie, etc. La pantsula, c'est faire quelque chose avec rien dans les townships mais respecter un code d'honneur de fraternité, et il y a maintenant aussi des jeunes femmes investies dans cette culture. Oui, certaines formes de danses urbaines d'aujourd'hui sont issues de la pantsula. Il y a par exemple actuellement un engouement pour l'isibujwa qui rassemble tenues vestimentaires, style et langue. Ce modèle est inspiré des modes de vie actuels de nos jeunes, qui ont accès à des écoles anglaises et à des vêtements plus chers qu'à l'époque des luttes.

Vous avez changé le titre du spectacle, passé de *Survivant* à *Via Kanana*...

G.M. - Le titre avait été suggéré par les *Via Katlehong* mais je m'y suis immédiatement opposé. Je sens que notre travail ne consiste pas seulement à survivre, mais va beaucoup plus loin.

V.K. - Le nom du spectacle a évolué à partir de nos premières discussions avec Gregory. Initialement, nous l'avions nommé *Survival* mais quand nous avons analysé les différentes parties du spectacle, nous l'avons comparé à l'Histoire de notre pays et à son développement. Il nous a alors semblé que *Survival* était réducteur car il renvoie seulement à la notion de "s'en sortir". Lorsque nous avons œuvré pour l'avènement de notre démocratie, nous rêvions Canaan comme d'une terre beaucoup plus riche et satisfaisante... c'est toujours pour nous un fantasme. Beaucoup de facteurs nous ont conduits vers cette version biaisée de notre démocratie, en particulier notre politique toujours aussi injuste. Cela touche nos jeunes négativement, mais aussi positivement sur certains aspects. Autrefois, les meneurs de notre lutte étaient des jeunes, et encore aujourd'hui, ce sont sur leurs épaules que ce fardeau repose, avec de nouvelles formes de protestation et d'actions de masse. Cette fois, nous avons choisi de ne pas travailler seulement avec les artistes de *Via Katlehong*, mais nous avons aussi choisi de jeunes artistes talentueux issus de plusieurs groupes qui pratiquent la danse contemporaine et la pantsula. Avec ce spectacle, nous voulons présenter un large éventail des talents de nos townships. On y trouve à la fois des danseurs autodidactes et des danseurs formés de manière classique. Même notre choix de travailler avec Gregory est révélateur des nombreux changements de notre pays et de la diversité des influences qui composent sa culture. Gregory vient d'un milieu de danse plus académique et « influencé », alors que nous sommes des autodidactes. Le spectacle met en lumière les défis actuels auxquels sont confrontés les jeunes et comment ils tentent de les résoudre en faisant quelque chose d'eux-mêmes et en tentant de se forger une identité authentique dans cette phase instable et transitoire de notre pays.

De *Survivant* à *Via Kanana*. Dites-nous-en davantage à propos de la genèse du spectacle, les obstacles rencontrés, les méandres de sa création...

G.M. - *Via Kanana* évoque la terre promise, au sens biblique du terme, la terre du lait et du miel... Lorsque nous avons obtenu notre démocratie, le peuple a reçu une promesse qu'il attend toujours. Au lieu de cela, quelques-uns continuent à s'enrichir tandis que la majorité a faim. Le peuple espère toujours cette promesse et attend que Canaan leur soit enfin livrée... une fausse promesse !

Propos recueillis par Marie-Christine Vernay



16 - 19 NOVEMBRE 2017

COMPAGNIE L'EXPLOSE

Tu nombre me sabe a tango

Dans cette pièce émouvante et joyeuse, Tino Fernández raconte le tango des années 50, celui des bas-fonds de Buenos Aires. Une élégance voyeuse pour des corps-à-corps enflammés.

Manifestation organisée dans le cadre de l'année France-Colombie.



23 NOVEMBRE - 3 DÉCEMBRE 2017

CABARET

Cabaret, le plus grand classique des Music-halls ! Entrez Messieurs-Dames ! Poussez la porte du Kit Kat Klub et venez revivre la passion et la subversion de cette histoire célèbre.

PARTENAIRES PUBLICS



MÉCÈNES



AVEC LE SOUTIEN DE



maisondeladanse.com

numeridanse.tv



RENSEIGNEMENTS ET ADMINISTRATION - TÉL +33 (0)4 72 78 18 18 | 8 AVENUE JEAN MERMOZ - 69008 LYON - FRANCE



6 - 10 NOV. 2017

PREMIÈRE MONDIALE

**VIA KATLEHONG
GREGORY MAQOMA**

VIA KANANA / CRÉATION 2017 EN RÉSIDENCE À LA MAISON DE LA DANSE

DURÉE : 1H15

LES CLÉS DE LA *danse* ▶

RENCONTRE BORD DE SCÈNE Me 8 nov.

CONFÉRENCE Afrique du Sud : la danse post-apartheid
par Marie-Christine Vernay Je 9 nov. à 19h



© Marjole Willems, © Joah Hogg, © Mao Mendivele, © Bruno Mullenaers, Licences : 1.1054424, 2.1054425, 3.1054423

VIA KATLEHONG / GREGORY MAQOMA

VIA KANANA / CRÉATION 2017 EN RÉSIDENCE À LA MAISON DE LA DANSE

Chorégraphe **Gregory Maqoma**

Composition musicale **Samuel Makhathade Khabane**

Création lumière **Oliver Hauser de Hauser Lighting Design**

Vidéaste **Jurgen Meekel**

Costumes **DarkDindie Styling Concepts**

Danseurs **Tshepo Nchabeleng, Thato Qofela, Andile Nhlapo, Tshepo Mohlabane, Teboho Molelekeng, Abel Vilakazi, Julia Burnham, Lenela Laballo**

Technicien lumière **David Hlatshwayo**

Directeur de projet **Buru Mohlabane**

Producteur **Steven Mpiyakhe Faleni**

Administration et production en France **Damien Valette**

Assistance et coordination en France **Marion Paul**

Coproduction **Via Katlehong Dance, Maison de la Danse - Lyon, Théâtre Paris-Villette, Scène Nationale de Châteaувallon - Ollioules**

Merci à **The Centre for the Less Good Idea, un espace incubateur pour les arts à Maboneng-Johannesburg, fondé par William Kentridge**

Les représentations de *Via Kanana*
à la Maison de la Danse bénéficient du soutien de



La Fondation BNP Paribas soutient les résidences et
les créations internationales de la Maison de la Danse



VIA KANANA : UNE PERCÉE AU MILIEU DES NUAGES NOIRS

Bien que leur danse soit très différente, celle de Gregory Maqoma plus "contemporaine" et celle des Via Katlehong dans la lignée des formes populaires, ils devaient travailler ensemble. C'est chose faite. Ces chorégraphes sud-africains, citoyens engagés, ont construit un spectacle qui ne s'arrête pas au constat d'un pays post-apartheid plus que décevant et sombre. Face aux promesses non tenues des dirigeants, en mêlant leur pratique et leur imaginaire, ils tracent une voie vers une terre promise, leur propre terre promise, où l'espoir est encore permis face à la corruption, à l'incivilité et à l'injustice.

Comment vous êtes-vous rencontrés, retrouvés ?

Gregory Maqoma - Je connais les Via Katlehong depuis longtemps, depuis leur première apparition au Dance Umbrella de Johannesburg il y a 20 ans. Depuis, je suis leur travail. Leur engagement en faveur de la danse sud-africaine issue de la rue porte un écho particulier à notre histoire et je respecte profondément leur contribution essentielle à l'art de la pantsula.

Via Katlehong (Buru Mohlabane, Vusi Mdoyi et Steven Faleni) - Nous avons rencontré Gregory après avoir, depuis le début de nos parcours réciproques (Gregory d'un côté et nous de l'autre), entendu parler les uns des autres. Cette rencontre a eu lieu à un stade assez précoce de notre carrière, lorsque notre compagnie commençait tout juste

à présenter ses productions à l'étranger. Gregory et nous avons joué dans les mêmes théâtres, mais à des moments différents, évoluant dans les mêmes cercles mais sans nous rencontrer. Notre curiosité a été piquée en entendant constamment parler de la manière dont le public recevait le travail de Gregory. À partir de là, nous avons essayé de recueillir des informations pour mieux comprendre qui était Gregory, mieux comprendre son travail alors qu'il devenait un danseur populaire et acclamé dans son pays d'origine. Nous avons de nouveau croisé le travail de Gregory au Grahamstown National Art Festival de la ville d'Eastern Cape en Afrique du Sud. Cette fois, nous nous sommes rencontrés grâce à des connaissances communes. Nous avons alors perçu des similitudes entre nos carrières et nos parcours, malgré nos univers chorégraphiques différents.

Pourquoi avoir initié ce projet commun ?

G.M. - Via Katlehong a toujours témoigné un grand intérêt pour mon travail et ils expriment depuis plusieurs années le souhait que nous travaillions autour d'un projet commun. Pour moi, il s'agit donc de créer à partir d'eux, de célébrer leur culture et les formes urbaines qui sont au cœur de leur danse. Pour eux, le plus important est d'apprendre de notre processus commun.

Votre approche est très différente, mais dans les 2 cas, elle semble politique. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond dans cette Afrique du Sud post-apartheid ?

G.M. - Nous venons, eux et moi, d'un pays troublé par son passé et qui doit gérer l'héritage de l'apartheid et de la colonisation. Même dans notre démocratie, la lutte continue, et pendant que nous tentons d'éradiquer l'héritage de l'apartheid, nous devons aussi prendre en charge de nouvelles luttes contre la pauvreté, la corruption et le pouvoir.

V.K. - Oui, le corps même de notre travail est politique... tant d'efforts et de travail ont été consacrés à cet aspect de l'histoire sud-africaine. Il s'agit de la question la plus brûlante dans les townships où nous avons grandi. L'héritage qui nous a été légué a pour objectif d'atteindre la liberté. Nous pensions que la liberté permettrait de réduire le fossé entre les noirs et les blancs en termes d'égalité, nous pensions que la démocratie conduirait à une gouvernance saine de notre pays, nous pensions que cela nous conduirait vers une utopie où tous les Hommes ont des chances égales, un accès à la terre équitable... Nous pensions que l'héritage de l'apartheid et de la lutte conduirait notre pays vers une utopie, une terre de lait et de miel... Canaan.

Au lieu de cela, notre Canaan se transforme en un mélange où le pouvoir n'est pas ce qu'on en attendait et les droits des Sud-africains ne sont pas respectés. La charge de la liberté est ignorée et notre constitution, connue à travers le monde comme un modèle, est détournée pour des ambitions politiques personnelles. Nous espérons qu'il ne s'agit que d'une phase de transition et nous allons continuer à donner de la voix et à travailler vers cet idéal que nous avons perdu.

Comment êtes-vous perçus en Afrique du Sud, à Johannesburg et dans ses banlieues ?

G.M. - Mon travail est reconnu dans mon pays comme une célébration de ce que nous sommes. C'est aussi une forme de réponse à notre contexte politique. J'aborde des sujets qui affectent nos progrès en tant que Nation et il est donc possible de s'y identifier.

V.K. - L'Afrique du Sud est un pays centré sur les questions politiques et économiques. Les arts ont été marginalisés et sont considérés comme mineurs au regard des enjeux de

construction du pays. Cela affecte le secteur culturel. Trouver les ressources financières et les soutiens à nos projets est un vrai défi. Grâce aux revenus de nos tournées à travers le monde, nous pouvons financer notre école de danse gratuite destinée aux communautés et tenter d'y semer l'art comme un moyen de revitaliser notre héritage culturel et rebâtir notre pays et notre identité.

Nous nous produisons pour des publics mixtes mais notre public est restreint compte tenu de la faible place faite aux arts en Afrique du Sud.

Y-a-t-il une forme de revendication dans vos spectacles ? Si oui, que revendiquez-vous ?

G.M. - Je ne peux pas nier ma propre histoire, mais je revendique d'exister tel que je suis.

V.K. - Oui, il y a sans aucun doute une forme de revendication. À travers la danse, nous avons créé une niche anticonformiste pour nous-même. Créer cette niche est la revendication d'un espace, bien qu'il ne soit pas tangible. La création de ce contenu inspiré de ce que nous traversons, pensons et ressentons à travers différentes situations et événements de notre société, et le souhait de le diffuser à travers la danse est bien une forme de revendication. Nous revendiquons ce que notre public entend, voit et ressent à travers notre expérience. Nous affirmons une manière d'interpréter singulière portée et amplifiée par nous-même, sans l'intervention de tiers et sans régulation. Nous demandons que nos voix soient entendues et nous voulons que le monde connaisse nos points de vue sur notre société. Nous revendiquons un espace qui ne soit pas régulé par les normes et les attentes populaires.

Dites-nous-en davantage à propos de la pantsula. Est-ce un art de vivre ? Les nouvelles générations ont-elles inventé un autre modèle ? Si oui, lequel ?

G.M. - La danse pantsula est un style qui est né dans les années 60, influencé par la culture urbaine et par les claquettes américaines. Elle s'est développée non seulement avec un code vestimentaire, mais aussi avec un travail chorégraphique des pieds très vélocé. La nouvelle génération fait évoluer la pantsula, mais elle garde son énergie et son groove. Elle devient néanmoins plus sophistiquée et elle est de plus en plus populaire.

V.K. - Les multiples formes de danse ont des histoires différentes. Par exemple, la danse gumboot vient de la longue histoire des mines. L'uniforme que portaient les mineurs migrants était composé de salopettes et de bottes. Le son fait par le claquement des gumboots était devenu un outil pour communiquer sous terre et une forme de danse quand ils se divertissaient les jours de repos. Comme travailleurs émigrés, ces hommes avaient laissé leurs familles derrière eux dans leurs pays d'origine. Donc leurs chansons et leurs danses étaient inspirées par leur vie de mineurs dans les sous-sols et dans leurs corons et par la manière dont ils étaient traités par le pouvoir en place. Leur inspiration venait aussi de leurs frustrations d'avoir quitté leur pays et leur famille et de leur souhait de soulever leur esprit par le chant et la danse.

La pantsula est également enracinée dans un mode de vie... la survie dans les townships. C'est devenu une culture dans la culture des townships. La survie en groupe est une tactique courante dans les quartiers ; ce mode de survie était fréquent dans les townships où des gangs s'affrontaient parfois. Des groupes comme les Via Katlehong ont commencé à s'intéresser à la pantsula. Ils se sont d'abord regroupés pour le plaisir puis se sont affrontés dans des compétitions locales avec leurs styles vestimentaires et leurs styles de danse complexes. Avec la pantsula, la manière dont l'expérience des townships est véhiculée